

GEUTHNER

PRÉFACE DE  
JEAN-PIERRE MAHÉ

TEXTES RÉUNIS PAR  
ISABELLE AUGÉ & GÉRARD DÉDEYAN

fin XI<sup>e</sup> - milieu XV<sup>e</sup> siècle  
entre Grecs et Latins  
**L'Église arménienne**

ORIENT CHRÉTIEN MÉDIÉVAL

## ARMÉNIENS OU GRECS? LES HAY-HORUM

AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES<sup>1</sup>

Hervé Georgelin,

ATER, Université Paul Valéry, Montpellier III

Les ethnonymes sont d'une façon générale porteurs de fausses évidences, en deçà des phénomènes sociaux, culturels et anthropologiques que l'on désire saisir par l'esprit. En particulier, dans le cas de ces deux populations, la référence à des passés longs de plusieurs millénaires figent les deux groupes dans des essences anhistoriques que l'historien d'aujourd'hui, héritier de toute une pensée foisonnante sur le fait national, ne peut que mettre en question<sup>2</sup>. C'est en ce sens que ce texte veut trouver sa place dans le présent volume. Je remercie le professeur Gérard Dédéyan de l'inviter parmi des réflexions de médévisistes, alors que son objet est l'histoire contemporaine des populations grecques et arméniennes occidentales, et qu'il interroge les contours actuels de ces populations. Si j'ai bien trouvé et même rencontré des *Hay-Horum*, je n'ai pas trouvé dans le corpus d'archives consultées d'Arméniens chalcédoniens ailleurs que sous la plume de monographes arméniens, sûrement inspirés de sentiments patriotiques qui ne correspondaient pas la plupart du temps aux propos des intéressés eux-mêmes. Qu'est-il donc advenu des Hay-Horum, c'est-à-dire des populations d'Anatolie qui avaient l'arménien comme langue maternelle et

<sup>1</sup> Ce texte est dédié à Madame Marie-Paule Masson de l'Université Paul Valéry, Montpellier III ainsi qu'aux collaborateurs du Centre d'Etudes d'Asie Mineure à Athènes.

<sup>2</sup> Marc ANGENOT, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008, p. 312 : « D'une certaine façon les idéologies rhétoriques de comitence sans contenu [...] L'identité nationale n'est pas nationale, elle est d'abord souci, état de manque, frustration, crainte du déclin, angosse devant le présent et l'avenir. Cette identité nationale sans contenu démontre ni verbalisable autre que celui d'un sentiment intense et vague, n'a d'autre réalité que son absence même de contenu qui la fait osciller entre les deux modes de l'indémontrable, l'évidence et la chimère. »

qui appartenait à la communion orthodoxe, bien présents au cours du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle ?

Comment ces populations se sont-elles présentées à ma sagacité ? Où se trouvaient-elles dans l'espace ottoman tardif ? Leur lieu d'habitation influait-il sur les caractéristiques, c'est-à-dire sur leurs pratiques culturelles et bien sûr religieuses ? Enfin comment ces populations ont-elles traversé la longue crise sanglante des années 1914-1924, lorsque l'espace ottoman central s'est mué dans le sang en espace national turc ? Et puis, pour finir sur une note de vie, malgré tout, j'aimerais considérer brièvement ce que j'ai pu percevoir de la vie des héritiers des *Hay-Horum* sur le territoire de l'État grec mais aussi, et même de façon plus ténue, dans le vaste monde de la dispersion grecque orthodoxe d'outre-Atlantique.

Les Hay-Horum ne sont pas exactement un sujet d'histoire contemporaine à la bibliographie exubérante ni en arménien, ni en grec, ni en aucune langue. Toutefois, ils constituent une curiosité que l'on peut croiser au détour d'un article d'encyclopédie ou à la lecture d'une revue spécialisée, *Mikpaοιατικὰ Χρονικά* qui a consacré dès 1948 un article entier à ce sujet<sup>3</sup>. Si un historien grec moderne a eu vent des *Xat-Xopobu*, vous pouvez être pratiquement sûrs que c'est à cet article qu'il se réfère. L'allocation que j'ai prononcée à l'École française d'Athènes en février 2006, était le premier exposé public sur le sujet en Grèce, de l'avis de collègues grecs<sup>4</sup>. À cette méconnaissance, il y a plusieurs raisons. Tout d'abord, celle qui est de très bon aloi, c'est qu'il s'agissait à la veille de la Première Guerre mondiale d'une population aux effectifs réduits, soit quelques milliers d'individus certainement. Mais il en est malheureusement au moins une autre qui est plus problématique. Ces populations sont bizarres, inattendues voire malvenues pour une historiographie grecque moderne dont

<sup>3</sup> T. I. ANASTAZIANAY, "Xat-Xopobu (Aπρωτογενήδες Έλληνες)", *Μικρασιατικά Χρονικά* 4, 1948, p. 37-48.  
<sup>4</sup> Leonidas Embirikos, membre du Centre de Recherche sur les groupes minoritaires (KEMO), Athènes (fils de l'écrivain Andreas Embirikos) et Tassos Anastasiadis, membre actuel de l'EFA.

L'obsession prédominante encore récente était de concilier le presque inconciliable, à savoir la continuité totale entre les temps homériques, l'Antiquité classique de l'âge d'or athénien, l'époque d'Alexandre et de ses diadoques puis celle du christianisme d'expression grecque, en passant par l'Empire romain d'Orient que nous appelons Byzance, puis des temps post-byzantins (que certains collèges commencent seulement à appeler systématiquement comme ceux de l'Empire ottoman) pour finir sur l'apogée de la Grèce moderne, Etat-nation contemporain constitué en droit international en 1830 seulement. Dans cette téléologie historiographique, menée habilement et qui utilise tout argument pour ne laisser voir qu'une ligne directe du linéaire B aux péripéties de la vie grecque moderne, il n'y a guère de place pour les *Kat-Xopobu*, ces drôles de *Pouliot* qui parlaient arménien, une langue au prestige culturel plutôt bas dans le monde grec moderne. Ils ne peuvent alors apparaître que comme des erreurs du cours de l'histoire et leur destin normal est de revenir à un tronc national qu'ils ne peuvent qu'avoir quitté par mégarde. Evidemment, je ne soutiens pas ces thèses et je n'adhère pas au culte néogrec de la continuité. Ce culte est d'ailleurs lui-même déjà bien écorné par certains collèges grecs eux-mêmes.<sup>5</sup> Je ne fais que suivre ces précurseurs éclairants.

Penchons-nous maintenant quelque peu sur la bibliographie arménienne contemporaine à ce propos. Hormis les cercles de byzantinistes qui ont sûrement entendu parler d'Arméniens chalcédoniens, je ne vois pas grand monde, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'auteurs qui saisissent le phénomène contemporain avec les précautions qui s'imposeraient, eu égard aux évolutions rapides qui étaient en cours dans ces périodes récentes. En résumé, nous trouvons le défaut inverse de celui du discours grec prédominant. Les *Hay-Horoum* sont des Arméniens avant toute chose qui n'avaient comme

<sup>5</sup> S. ANAGNOSTOPOULOU, *Μικρά Ασία, 19ος αι. - 1919: οι ελληνοφρόνες κοινότητες. Από το Μικτό των Ρωμίων στο ελληνικό έθνος*, 2. έκδ. Αθήνα, Ελληνικά Γράμματα, 1998.

particularité, incongrue bien sûr, que d'appartenir à une Église étrangère. Ils sont quelque peu similaires en cela aux Arméniens catholiques ou protestants et illustrent finalement assez bien le fouillis des populations et des esprits que l'on veut voir dans ces temps ottomans que beaucoup de plumes arméniennes honnissent pour des raisons compréhensibles mais qui rendent mal compte de la vie sociale quotidienne, hors de tout drame violent, que menait une bonne partie des sujets ottomans jusqu'en 1908.

Pour prendre un exemple unique, on trouve une telle attitude dans la somme de Raymond Kévorkian et Paul Faboudjian qu'il s'agit ici juste d'égratigner, tant l'entreprise des deux auteurs était vaste par ailleurs.<sup>6</sup> Ces *Hay-Horoum* sont repérés comme des Arméniens un peu spéciaux, qui sont bien arméniens puisqu'ils parlaient l'arménien - n'est-ce pas le critère indiscutable ? - mais qui présentent cette particularité presque absurde de dépendre des structures ecclésiastiques orthodoxes. Les auteurs signalent en note de bas de page n°81 que « *Ces derniers sont probablement comptabilisés comme Grecs dans les recensements ottomans et patriarcaux* », laissant entendre qu'ils pouvaient être autre chose, « en fait ». Je doute que la catégorie de « Grec » ait été une catégorie ottomane ou orthodoxe, si l'on considère que « Grec » tient lieu de « Έλληνας ». Cependant, il importe d'avoir à l'esprit que les auteurs antérieurs, les monographes qui ont écrit en arménien avant Paul Faboudjian et Raymond Kévorkian dans la dispersion arménienne occidentale sont généralement plus apodictiques encore et s'efforcent de délivrer le certificat d'arménité le plus éloquent à ces populations qui, peut-être, n'en demandaient pas tant. Car bien sûr, ces petits groupes sur lesquels d'autres écrivent avaient leur propre idée sur ce qu'ils étaient, éventuellement ce qu'ils avaient envie d'être selon les situations sociales et peut-être n'avaient-ils d'ailleurs pas constamment besoin de montrer qu'ils appartenaient à un groupe plutôt qu'à

<sup>6</sup> R. KEVORKIAN, P. PABOUDJIAN, *Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*, Paris, ARHIS, 1992. Voir en particulier p. 139, « Kazaz de Geyve ».

l'autre. Et c'est un fait que les nécessités des discours nationaux qui ont longtemps déterminé les historiographies passaient par-dessus la tête des premiers intéressés. Pourtant, ce qui me fascine plutôt dans ce groupe, lui-même divers, nous le verrons, c'est son adaptation à son environnement rural ottoman ou de petite bourgade ottomane, où différents facteurs lui permettaient une réussite au moins égale à celle de ses coreligionnaires, souvent unilingues turcophones en Anatolie, dans des conditions de vie similaires, ou à celle de leurs voisins Arméniens apostoliques sans grand lien avec le monde grec orthodoxe, et souvent même en situation de compétition avec les orthodoxes. Dans le cas des Hay-Horum, leur plurilinguisme, qui combinait au moins le turc et l'arménien, leur participation à la culture religieuse orthodoxe à préention ecuménique, leur possibilité locale de scolariser leurs enfants souvent en plusieurs langues aux niveaux inférieurs mais aussi dans les meilleurs établissements grecs orthodoxes du réseau scolaire *rum* inégal sur le territoire de l'Empire, leur contact avec Constantinople grâce aux réseaux que le *gurbet* établissait entre la capitale impériale et les provinces les plus diverses, tout cela constituait des avantages que l'on pouvait cumuler et articuler, tant sur le plan symbolique, éducationnel qu'économique. Plutôt que de les considérer comme d'étranges reliquats d'une histoire chaotique à mettre en ordre par le discours normatif ou pire *manu militari*, il est plus fécond d'un point de vue heuristique pour l'historien ou l'anthropologue historique de les considérer pour eux-mêmes et non en référence constante avec des normes extérieures, elles-mêmes souvent factices, retravaillées à loisir par les personnes détenant alors l'autorité en matière nationale, entre Athènes et Constantinople dans un cas ou Constantinople et Tiflis dans l'autre.

Pour essayer de cerner les traces de ce groupe humain, il convient donc de trouver des sources qui les approchent au plus près. À cet égard, les archives de la Tradition orale du Centre d'Études d'Asie Mineure d'Athènes sont une mine inégalée d'informations sur la vie sociale et l'histoire récente des populations grecques orthodoxes, de toute langue maternelle. Le centre a été fondé à partir des années 1930 par une personnalité hors pair, Melipò Merlier. D'une entreprise qui se voulait

strictement musicologique en premier lieu, le CEAM s'est développé en un ensemble plus ambitieux. Il a constitué ainsi un fond d'archives qui comprend des milliers de fiches d'information sur tous les lieux anciennement habités par des grecs orthodoxes dans l'Empire ottoman. Les informateurs du Centre d'Études d'Asie Mineure étaient choisis parmi le million et demi de réfugiés grecs-orthodoxes expulsés ou échangés par la nouvelle Turquie. En effet, un accord spécial, conclu dès janvier 1923 à Lausanne, prévoyait l'échange obligatoire de tous les grecs orthodoxes du territoire de la nouvelle Turquie contre tous les musulmans du territoire néo-hellénique<sup>7</sup>.

Bien sûr, la confection même de ces archives prête à critiques. C'est une remarque que l'on se doit de faire envers tout fond archivistique, même si les documents émanant des archives étatiques bénéficient souvent d'un supplément de crédibilité, relevant d'une naïveté positiviste, fondée dans une croyance héglénienne, souvent inconsciente, d'incarnation de l'Esprit dans l'État. En ce qui concerne le CEAM, il n'était pas du tout la même chose d'interroger un réfugié dans les années 1930, puis dans les années 1950, voir jusqu'à la fin des années 1970. Le temps passant, les souvenirs des réfugiés ont pu s'estomper et se sont sans aucun doute reformulés, dans des processus complexes mêlant l'individuel et le social<sup>8</sup>. De même, il y a un temps de latence avant que le centre emploie des procédures standardisées pour recueillir les informations qu'il cherchait. Les attitudes des agents du CEAM ont également été diverses dans leur travail. On peut distinguer des interviewers faisant montre d'empathie envers leurs informateurs, alors que d'autres sont plus en retrait et sûrement las de leur activité.

<sup>7</sup> Étaient exemples de cet accord obligatoire les musulmans de Thrace grecque et les *rum* d'Istanbul. Il n'y a pratiquement plus d'orthodoxes autour du Patriarcat Œcuménique, un ou deux milliers au plus, tandis que la population musulmane de Thrace grecque a conservé ses effectifs.  
<sup>8</sup> M. HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, 1<sup>re</sup> édition, Alcan, 1925 et Albin Michel, édition consultée, 2000. L'ouvrage est consultable en ligne : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs\\_maurice/cadres\\_soc\\_memoire/cadres\\_soc\\_memoire.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_soc_memoire.html)

Certains ont le souci de coller au plus près du discours des informateurs et retranscrivent les propos dans le grec démonique le plus idiomatique qu'ils ont entendu, certains prennent en notes des expressions turques, voire des contes entiers. Il faut ici souligner la diversité des compétences linguistiques des interviewers. Certains parlaient turc couramment mais ils étaient minoritaires. Par ailleurs, la maîtrise du turc n'était pas un gage de sérénité ni envers cette langue ni envers les propos recueillis qui rapportaient aussi, assez souvent en particulier pour les réfugiés venant de Cappadoce, les échos d'une vie ottomane plurielle et somme toute assez tranquille, voire même anodine. Pour finir sur cet aspect linguistique de la pratique professionnelle des agents du CEAM, il convient d'insister sur le fait qu'aucun ne parlait ni le kurde, ni l'arabe, ni l'arménien, trois langues qui pouvaient être aussi la langue maternelle des réfugiés grecs-orthodoxes de Turquie, puisque seul le critère religieux, celui de la communion avec Constantinople, avait été retenu pour organiser cet échange obligatoirement<sup>9</sup>.

Quelles que soient les limites des sources confectionnées lors de la constitution de ce fonds d'archives, il faut bien comprendre qu'il était unique au monde et contient des traces de lieux nulle part ailleurs mentionnés ou fort mal. C'est donc à partir de ce premier article de *Mikpaatavrika Xpovika* puis par la fréquentation intensive des archives du Centre d'Études d'Asie Mineure que je me suis approché des *Hay-Horum*. J'ai complété mes informations par la lecture de monographies

<sup>9</sup> L'échange obligea les musulmans de Grèce à partir. En ce qui concerne les *Rum*, il ratifia en partie des situations de fait accompli depuis les expulsions massives et violentes qui suivirent l'avancée des troupes turques nationalistes en Anatolie orientale en 1922. La victoire kémaliste mit en effet fin à l'existence de l'Asie Mineure, administrée par la Grèce moderne du 15 mai 1919 au 8 septembre 1922 au soir. L'accord poussa au départ des gens qui auraient pu trouver une place dans la Turquie et la Grèce nouvelles. Les Crétois et Thessaliens musulmans ainsi que les Cappadociens ou les Pontiques grecs-orthodoxes n'eurent toutefois pas voix au chapitre. Cet échange obligatoirement fut considéré comme un moindre mal par les Puissances garantes du traité de Lausanne dont la France, la Grande Bretagne et l'Italie, par exemple.

arméniennes rédigées sous l'Empire, juste avant la destruction du monde arménien occidental ou bien en tant que livres-mémoriaux, après la destruction de cet univers humain. Ils ont d'ailleurs un statut bien étrange à mi-chemin entre le mausolée symbolique et l'étude géographique, historiographique voire anthropologique. Si ce fut une activité que tant d'Arméniens occidentaux ont pratiquée, les juifs ashkénazes, vraisemblablement sans le savoir, les imitent quelques années plus tard, pour des raisons similaires de disparition irrévocable du Yiddishland.<sup>10</sup>

Venons-en aux *Hay Horoun* eux-mêmes. J'ai localisé deux groupes principaux. Tout d'abord quatre villages et deux hameaux autour de Egin-Agn sur l'Euphrate supérieur, dans un paysage très vert mais aussi très vallonné. Ces villages portent des noms aux consonances arméniennes, voire signifient quelque chose en arménien. Les noms répertoriés par le CEAM sont souvent fautifs, en raison des différences entre systèmes phonétiques grecs et arméniens [pas de son h, transcrit par un χ car entendu comme tel]. Quant aux noms turcs que les réfugiés interrogés mentionnent fréquemment aussi, ils sont souvent proches des formes arméniennes mais pas constamment, pour des raisons phonétiques aussi à l'époque ottomane.<sup>11</sup> Il s'agit de Վանք [Vanq] (monastère en arménien), selon le CEAM : Vanq, et en turc Venk, de Վանքի [Tsorag] (vallon en arménien), selon le CEAM : Tsorak (ce qui est une bonne transcription étant donné l'assourdissement du կ (guèn) final en arménien occidental), et Sudaq en turc, de Սուդակի [Moucheghga], ou Musaghka selon le CEAM, de Շրջու [Chrzou], ou Sörzou selon le CEAM, soit comme en turc Sörzu. Deux bourgades plus

<sup>10</sup> N. LAPIERRE, *Le Silence de la mémoire, à la recherche des Juifs de Ploetz*, Préface de Philippe Joutard, Paris, Plon, 1989. Edition revue et augmentée Biblio Essais, janvier 2001.

<sup>11</sup> La systématisation toponymique pour des raisons idéologiques sera sur le territoire de l'Etat hellénique. Je doute que la toponymie en première République d'Arménie ou dans la République actuelle soit demeurée plus plurielle.

éloignées sont mentionnées aussi : *Urutuu* [Mamsa] que les trois langues appellent de même et *Հորուս* [Hoghous], soit Khoghous pour le CEAM, qui se dit *Oğuz* en turc. Cet ensemble regroupait environ 310 foyers, selon les chiffres du CEAM, soit environ 1.500 personnes.

Le deuxième ensemble de *Hay-Horum* localisé est celui de Bithynie ancienne, à *Ortaköy*. Le nom de *Միտքուղի* [Mithkugh], soit 'village central' comme en turc] est également attesté mais n'est qu'un calque savant, à l'usage spontané inexistant. Il s'agit en fait d'un ensemble de population issu du premier, dû à une migration vers l'ouest au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est toutefois plus important à la fin de l'Empire ottoman que le premier, en raison des possibilités supérieures de développement de la région, plus proche de Brousse et de Constantinople. À *Ortaköy*, on comptait environ 2.000 foyers *hay-horum*, soit environ 10.000 personnes. À ces deux lieux principaux, car lieux de référence du discours articulé par les *Hay-Horum* eux-mêmes mais aussi dans celui tenu sur les *Hay-Horum*, il faut ajouter un troisième ensemble, plus modeste dans ses effectifs, vivant dans des conditions bien différentes de celles de leurs familles provinciales, puisqu'il s'agit des *Hay-Horum* de la capitale impériale, établis à Constantinople ou dans ses faubourgs. Autant que les informations du CEAM permettent de le dire, il ne s'agit là que de quelques dizaines d'individus, souvent installés à *Maktiköy*, et disposant de moyens bien supérieurs à leur effectif et capables d'influer sur le devenir des villages de la Mésopotamie supérieure, par exemple.

Je ne prends pas que cette géographie soit absolument exhaustive. Je pense toutefois que nous touchons ici, selon l'état de la bibliographie disséminée qui aborde le sujet, au cœur de la question. Quelle est cette bibliographie arménienne à ce propos ? Il s'agit principalement de l'ouvrage de Minas K. Kasabian (*Farhad*), *Հայերը Նիհնսիսիայի Գաւառին մէջ* *Urutuu* [Mamsa] *ի Վիտքուղիի միտքուղիի ցուցմանը և բարձրացմանը* [Les Arméniens dans la province de Nicomédie

[sic], *Étude avec tableaux statistiques et cartes*] de 1913,<sup>12</sup> pour le groupe hay horoum de l'ouest. Pour le groupe de l'est, on trouve d'Aragel Qetchian, *Ulyu h Ulyughu, 1020-1915*, [Agn et les habitants d'Agn, 1020-1915] de 1942,<sup>13</sup> et un livre mémoriel de première importance, édité par l'auteur précédent Aragel Qetchian et Mgrditch Barsamian, *Ulyu h Ulyughu*, [Agn et les gens d'Agn] de 1952.<sup>14</sup>

Après ce bref panorama démographique et géographique des Hay-Horoum à l'est et à l'ouest dans l'Empire ottoman tardif, j'aimerais en venir à certains éléments de pratiques sociales qui les caractérisaient dans ces contextes précis, ainsi qu'à ce qui différencierait fondamentalement les deux groupes, pourtant conscients de leurs apparentements réciproques.

La première chose qui frappe le chercheur est la pratique de la langue arménienne. Elle est bien attestée par les réfugiés eux-mêmes et elle est considérée comme la langue du soi, du propre, de l'intimité. Cette affirmation est toutefois plus nette dans le cas des gens d'Egin-Agn que dans celui des Hay-Horoum d'Ortaköy. Il faut bien dès lors se demander pourquoi.

Des informateurs de Tsorag affirment ainsi en 1962 : « Notre langue maternelle était l'arménien. Les étrangers nous appelaient et nous-mêmes nous appelions Χαχόπομπδες, c'est-à-dire *Épauvés*. L'arménien que nous parlions était plein de mots turcs. Ce n'était pas du pur arménien. Nous savions tous le turc aussi, femmes et hommes. Les chansons dans nos fêtes, nous les chantions en arménien et en turc. Nous ne parlions pas du tout le grec. »<sup>15</sup> Ces propos inspirent deux commentaires. D'une part l'affirmation première est massive quant à la nature de la langue qu'ils parlaient au pays. Il s'agit bien de l'arménien. La pratique du grec sous quelque forme que

<sup>12</sup> Imprimerie « Azadamard », Bardizag, 1913.

<sup>13</sup> Imprimerie « Hay Mamouli », Bucarest, texte écrit en 1924, publié en 1942.

<sup>14</sup> Publication de l'union compatriotique d'Agn, Paris, 1952.

<sup>15</sup> CEAM, ATO, dossier CHB4, groupe interviewé: Νικόλαος Λαζαρίδης, Μαν. Παπαδόπουλος, Ιωάννης Παπαδόπουλος, Νικόλαος Λαζαρίδης par

Ελένη Ταχί à Καταναύστια Ιστιαία en Eubée, le 16 septembre 1962. Chapitre « *Γλώσσα* ».

ce fut, était nulle. Néanmoins, les informateurs s'empressent de compléter que leur arménien n'était pas parfait. Mais selon quelles normes, cet arménien ne l'était-il pas? En effet, la présence de mots turcs dans les parlers arméniens occidentaux ne distingue pas la langue des *Hay Horum* de celle des Arméniens arméniophones de l'Empire ottoman.<sup>16</sup> C'était bien le cas partout. À quoi font-ils donc allusion en 1962? Ont-ils eu vent d'un arménien plus châtié, mieux standardisé? C'est vraisemblable, leur petite école locale employait l'arménien entre autres comme langue d'enseignement, voire même un Arménien apostolique comme instituteur. Mais n'ont-ils pas aussi intérêt dans le contexte grec moderne où ils sont interrogés, à souligner leur décalage par rapport à la norme de la haute culture arménienne occidentale, telle qu'elle est pratiquée dans certains cercles de Constantinople? Assurément, même si la collaboratrice du CEAM, Heleni Gazi, est fascinée par ces Grecs inattendus et rapporte leur propos avec bienveillance. Il s'agit pour eux, une quarantaine d'années après la défaite d'Asie Mineure, de ne pas déchoir de la place qu'ils ont gagnée dans la société grecque moderne et de ne pas rejeter leur parcours, des rives de l'Euphrate supérieur à l'île égéenne d'Eubée. Même un métissage avec le turc est bon à prendre dans cette optique. Il souligne la distance du groupe *hay horum* des Arméniens idéaux auxquels on ne ressemblait donc pas tant que cela.

La situation à Ortaköy n'est pas bien différente. Je tends cependant à penser que le malaise de cette pratique langagière était plus profond encore à l'ouest, si près des centres de culture grecs modernes ottomans. Voilà ce que dit un informateur de ce sous-groupe, interrogé en 1957: « *Même aujourd'hui, nous avons toujours comme langue maternelle l'arménien, même si nous avons passé 35 ans en Grèce. Mais ce sont les vieux et les vieilles de cinquante ans et au-delà qui la parlent.* »<sup>17</sup> Il est clair

<sup>16</sup> Même l'arménien oriental (Caucase et Iran) n'est pas pauvre en turcismes lexicaux mais ils sont souvent différents de ceux qui ont cours en occidental.  
<sup>17</sup> CEAM: A. Ιωακείμης, dossier B34, Ορτακιοί, Ηπειρώτες. I κείμενα Ορτακιοί, à Ιτροάεια, le 23 juillet 1957, informateur: Ηλίας Παπαδόπουλος, « *Γλώσσα* », p. 43.

que pour l'informateur, il s'agit d'une incongruité, en voie de normalisation. Cette bizarrerie est une trace d'un passé que les vieux portent en eux, pendant que la société grecque moderne y met enfin un terme heureux.

Cette différence d'attitude était sensible sur place même, vraisemblablement à cause de la plus grande proximité d'Ortaköy des structures grecques orthodoxes du Patriarcat, lui-même en voie d'hellénisation depuis la création de l'État grec moderne. La paroisse des *Hay-Horoum* d'Ortaköy était mieux contrôlée que la vie religieuse des gens d'Agn-Egin, appartenant à la juridiction du patriarcat orthodoxe d'Antioche, par l'intermédiaire de la métropole de Diyarbakir. Ce sont deux géographies orthodoxes bien différentes dans lesquelles s'inséraient les deux groupes *hay-horoum*. Il faut comprendre que le phénomène d'hellénisation ne touchait pas le patriarcat d'Antioche, surtout arabophone, et en charge d'ouailles de langues diverses, à l'habitat éparpillé et lointain, alors que le nationalisme arabe ne va pas investir le discours religieux d'une juridiction aux frontières historiques en décalage avec celles que certains esprits contemporains désirent pour réaliser leurs visées nationalistes. Ce que nous pouvons saisir dans les archives du CBAM des activités de la métropole de Diyarbakir, auprès des *Hay Horoum* comme auprès d'autres groupes orthodoxes de la région est plus en phase avec l'occurrence religieuse affirmée qu'avec une politique de normalisation culturelle unique. Cette structure ecclésiale va sûrement protéger les *Hay Horoum* de la région d'Agn-Egin d'un choc permanent entre des canons culturels en voie de fixation à Constantinople et qui leur étaient, en grande partie, étrangers.

Les informations concernant les liens ecclésiastiques des *Hay Horoum* d'Agn-Egin montrent cet univers polyglotte d'avant ou même hors des nations. Voilà comment les informateurs parlent de leurs métropoles successives, qui habitaient fort loin et ne venaient en tournée qu'une fois tous les quatre ans dans ces villages : « *Sylvestre et Meletios étaient arabophones ; à l'église, ils lisaient en arabe, et nous, les enfants de l'école, nous psalmodions les *Mayakavdicia* en arabe. Meletios était de Diyarbakir ; sa langue maternelle était l'arabe* »

mais il savait le grec et le turc aussi. Avec nous, il parlait turc. C'était très beau dans l'église d'entendre le Despoté lire en arabe, c'est une belle langue et elle fait très belle impression dans une église<sup>18</sup>. » Nous voici au cœur d'un monde bien étranger désormais. Pour les Hay Horum, l'arabe était une langue chrétienne de référence. Parler une langue maternelle n'empêchait en rien d'en connaître d'autres très bien. Dans la pratique hebdomadaire, le grec était réduit à la portion congrue : « Nous entendions [le grec] à l'église que lisait le pape mais nous n'y comprenions mot. Pour cette raison, le pape à la fin prenait un évangile qui était écrit en lettres grecques mais en mots turcs et nous le lisait pour que nous le comprenions<sup>19</sup>. » Le turc est *lingua franca* entre chrétiens aussi. Nos catégories de perception de l'Orient ottoman s'en trouvent singulièrement modifiées. Nous ne nous y retrouvons pas. Et pourtant, plutôt que de nous interroger sur notre propre aise à saisir ces situations, soyons sensibles au plaisir de cette évocation de visites des métropoles, de la rapidité d'expression des informateurs qui eux savaient ce qui allait se passer et s'adapter aux situations sociales sans faire d'impair. Ils ne vivaient sûrement pas dans l'impression constante d'être en porte-à-faux. Les choses étaient juste ainsi. Il n'y a pas de regret dans cette évocation, de critique *a posteriori* de ces agencements religieux et culturels. On comprend en revanche que des lecteurs grecs ou arméniens, animés par le nationalisme de leurs groupes respectifs, se sentent pris de cours par des réalités aussi radicalement opposées aux théories de langue unique, territoire unique, et foi unique pour un groupe donné.

<sup>18</sup> CEAM, ATO, dossier CHB4, Περὶ πεπετα : Egin, Οικισμός : Τοπάκι, groupe interviewé : Κωνσταντίνος Αλεξάκης, Μαν. Παπαδόπουλος, Ιωάννης Παπαδόπουλος, Νικόλαος Αλεξάκης par Ελένη Τσιή à Καστανιώτισσα Εύβοιας en Εύβοια, le 15 septembre 1962. Chapitre « Εκκλησιαστική Εξάσκηση », p. 4.

<sup>19</sup> CEAM, ATO, dossier CHB4, groupe interviewé : Κωνσταντίνος Αλεξάκης, Μαν. Παπαδόπουλος, Ιωάννης Παπαδόπουλος, Νικόλαος Αλεξάκης par Ελένη Τσιή à Καστανιώτισσα Εύβοιας en Εύβοια, le 16 septembre 1962. Chapitre « Τάδσα ». L'informateur fait ainsi allusion au monde du livre *karamanlidika*, essentiel dans la vie de bien des chrétiens orthodoxes d'Anatolie.

La réalité ecclésiastique à Ortaköy était autre. Les liens avec le siège métropolitain de Nicée, en fait Kios sur la mer de Marmara étaient une affaire de quelques heures en train. La métropole de Nicée, haut placée dans la hiérarchie de la juridiction de Constantinople, était aussi un relais de la redéfinition hellénique de l'appartenance orthodoxe dans la région : « Notre Despoté était le métropolitain de Nicée (à 55 kilomètres d'Ortaköy) et il demeurait à Kios (à 102 kilomètres à l'ouest-nord-ouest) Il venait une fois par an chez nous. Il venait en train à la gare et venait sur un cheval au village, avec son diacre avec lui. Il séjournait à la métropole. »<sup>20</sup> Les pratiques culturelles différaient en partie du cas de Agn-Egjn, par une plus grande hellénisation quoique incomplète. Cette incomplétude jouant en faveur de cette *lingua franca* que nous avons parfois du mal à penser comme la grande langue chrétienne qu'elle fut pourtant : « À l'église, nous psalmodions et lisons tout en grec, mais le pope nous expliquait l'évangile en turc et lors de la seconde résurrection, nous le lisons en sept langues. »<sup>21</sup>

Pour conclure sur cette partie, je voudrais souligner encore une fois la différenciation culturelle en cours entre les deux groupes. Tandis que ceux d'Agn-Egjn percevaient certes certains aspects de la culture arménienne standard et de la culture grecque moderne constantinopolitaine, ils n'étaient pas soumis symboliquement aux mêmes pressions efficaces que leurs homologues d'Ortaköy, pris en main par un autre Patriarcat, aux moyens de contrôle et de scolarisation bien différents de ceux du Patriarcat d'Antioche. Pour finir, j'aimerais évoquer la fin de l'existence de ces deux groupes sur les lieux où je les ai localisés. Une fois de plus, l'histoire n'est pas synchronone pour les deux groupes. Les dangers auxquels ils furent exposés non plus.

<sup>20</sup> CEAM : Mr. Νικηφορίδης, dossier B34, Περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ὀρτακίου, les 11 et 12 mai 1964, informateur : Ἰωάννης Ἀκκασούλου, interrogé à Βόλος, chapitre : « Ἐκκλησιαστικὴ Ἐξέλιξις ».  
<sup>21</sup> CEAM, ATO, Dossier B34, Περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ὀρτακίου, les 11 et 12 mai 1964, dossier B34, Ὀρτακίου, Περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ὀρτακίου, et 12 mai 1964, dossier B34, Ὀρτακίου, Περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ὀρτακίου, informateur : Ἰωάννης Ἀκκασούλου à Βόλος, interrogé par Mr. Νικηφορίδης, chapitre « Ἐκκλησία », p. 52.



Le sort des Hay Horoum d'Ortaköy fut différent mais guère plus enviable. « Jusqu'au Hürtüyet (la constitution de 1908), nos relations avec les Turcs étaient très bonnes. Mais ensuite, alors que commençait à arriver par chez nous divers Turcs macédoniens, ils entreprirent une campagne contre les chrétiens et cultivèrent progressivement le mécontentement des Turcs de chez nous contre nous. Mais malgré la propagande à notre encontre jusqu'en 1915, ils ne réussirent rien. »<sup>24</sup> Le témoin cite la même date que son homologue d'Agn-Egin comme tournant radical dans les relations sociales entre groupes religieux divers de l'Empire. La promesse de libéralisation politique fut en fait le point de départ du développement du nationalisme turc entendu comme ture musulman de façon exclusive. La destruction du lieu de vie de cette population se produisit en 1920, en deux étapes. Les déserteurs orthodoxes qui refusaient la conscription ottomane, puis le retour à la vie normale ottomane infestaient la région, tout en terrorisant les populations civiles. La logique de punition collective prédomina alors. « Leur activité autour d'Ortaköy enragea les Turcs des villages voisins et les autorités qui sans faire de quartier vinrent le 3 avril 1920 et tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent dans le village et brûlèrent beaucoup de maisons. Beaucoup se cachèrent dans les bois des environs. Puis, ils se rassemblèrent au village. Le 29 juillet 1920, fête des Saints Apôtres, le coup porté à Ortaköy fut très douloureux. Les Turcs massacrèrent autant qu'ils purent et brûlèrent tout Ortaköy. D'une population de 7.000 personnes à Ortaköy, seules 840 âmes hommes, femmes et enfants purent se sauver en se dispersant dans les bois et après être descendus dans des villages de Turcs circassiens qui protégèrent ceux qui restaient, car ils étaient contre les kémalistes et qu'ainsi ils sabotaient l'œuvre de Kemal. Ensuite, lorsque l'armée hellénique arriva par chez nous, les femmes et enfants furent envoyés dans les îles grecques Chios, Mytilène et les hommes s'engagèrent comme volontaires

<sup>24</sup> CEAM, ATO, Dossier B34, Περὶ τῆς Ὀρτάκοῦ Ὀπρῆσις, les 11 et 12 mai 1964, informateur Ηάλας Παπαδόπουλος, interrogé à Τροάειον par Α. Λοκακίδη, le 28 juillet 1957, chapitre : « Ἐξέοσις Ἐλλήνων καὶ Τούρκων », p. 131.

*« dans l'armée hellénique et partagerent son sort. »*<sup>25</sup> C'est entre l'édition du mouvement national turc et l'arrivée sur le sol asiatique de l'armée hellénique que cette bourgade ottomane d'avant les nations fut ainsi condamnée.

Pour terminer, j'aimerais aborder brièvement le sort de

quelques descendants de *Hay-Horum* en Grèce. Ceux d'Agyn furent échangés dans des conditions peu agréables mais relativement humaines puis installés en groupe sur l'île d'Égée, au nord de cette île, sur des terres ayant appartenu à de grands propriétaires ottomans ou levantins. Ils purent constituer un village, qu'ils auraient aimé appeler *Néo Eryktiv* mais que la commission de standardisation de la toponymie en Grèce baptisa *Kατοικωμένον* dans les années 1930. L'unique vestige de ce

desir ancien est une plaque indicative sur la place du village sur un bâtiment.

Je pense devoir dire deux mots sur les sources de mes connaissances. J'ai trouvé la référence à ce village dans les Archives de la Tradition Orale du Centre d'Asie Mineure. Puis, je me suis rendu sur place en mars 2006, peu certain de trouver trace de ce passé ottoman mais décidé à ne pas les ignorer si l'occasion se présentait. Je désirais ainsi mêler la pratique historique à celle d'anthropologue, considérant que mon statut d'étranger connaissant peu ou prou les trois langues que le groupe avait pratiquées pouvait faciliter les choses. Je ne m'étais pas trompé. À mon arrivée dans ce petit village de quelques centaines d'habitants inscrits, je suis entré par hasard dans une taverne appartenant à *Kostas Papadopoulos*, conseiller municipal de la commune d'Αρσολί dont dépend *Kastaniótissa*. Il se trouve que lui-même est descendant de *Hay Horum* et que, bien que cinquanteenaire seulement, il est encore à même de s'exprimer en arménien occidental, bien que ne l'écrivant pas bien sûr. Sa relative maîtrise de la langue arménienne occidentale domestique, avec quelques traits phonétiques dialectaux, il la doit au temps qu'il a passé dans son enfance

<sup>25</sup> CEAM, ATO, Dossier B34, Περὶ τῆς ἱερατικῆς-Οπτακίου, Οπτακίου, les 11 et 12 mai 1964, informateur *Ηάγος Παπαδόπουλος*, interrogé à *Προσέλας* par *Α. Ιωακείμης*, le 28 juillet 1957, chapitre : « *Ἐξέλιξις Ἐλληνισμοῦ καὶ Τοπικῶν* », p. 133-134.

après de ses grands-parents. De fil en aiguille, on me présenta à d'autres descendants puis à des personnes étant venues de l'Empire elles-mêmes et qui ont plus de quatre-vingts ans.

C'était une expérience étrange et bien plaisante que de parler avec de vieilles gens qui savaient jongler entre arménien, turc et grec comme peu de personnes en sont désormais capables. Un monde polyglotte, où le plaisir de cette pratique multiple est consubstantiel à la situation, apparaissait alors dans sa modeste matérielle et sa relative sophistication culturelle. Deux personnes en particulier m'ont particulièrement impressionné. *Ιωάννης Κωvεvαvτιvίvγ* et *Κατερίνα Κωvεvαvτιvίvγ*, tous deux plus qu'octogénaires et venant tous deux des « *profondeurs de l'Anatolie* » comme ils le dirent eux-mêmes. *Ιωάννης* avait plaisir à parler avec ce visiteur incongru et il prit même la peine de tester ma propre aise dans les trois langues en m'invitant à traduire : *pire en αγηλ* puis en *ψεψα*. L'assistance, plus jeune, composée de membres de la famille, de clients connus depuis bien longtemps, comprenait tout ce qui se passait quand elle avait moins de 50 ans environ.

Il y aurait bien des observations à rapporter à propos de cette visite. Les situations d'énonciations m'ont rappelé ce que je connais d'Alep. Il y a peu de conversations privées. On reçoit en groupe, en tant que famille, un nouvel hôte de passage. Il n'est pas bienvenu de vouloir s'isoler même si quelqu'un venant de Paris est plus à l'aise dans un tête-à-tête et si un anthropologue peut imaginer apprendre d'autres choses qu'un discours trop strictement contrôlé par le groupe dans un échange singulier. Les personnes âgées sont des mines d'or d'informations, peut-être moins sur les terres ottomanes qu'itées que sur les souvenirs qu'elles détiennent de leurs propres parents mais aussi sur le processus d'adaptation de ces Anatoliens aux conditions de vie insulaire et au cadre social et culturel de l'État-nation grec moderne qui n'a évidemment pris aucune mesure spéciale pour ces nouveaux compatriotes à l'histoire un peu compliquée.

Ce ne sont pas les différences qui manquaient entre la population locale et les migrants (*Ιωάννης Κωνσταντινίδης* insiste pour employer le terme officiel d'échangés qui rattachent en

droit ces populations à la Grèce). Les migrants ont des mots très durs pour les locaux: « Nous avons apporté la civilisation ici. Nous étions bien plus après à la tâche, c'est nous qui avons planté des vergers. Ils sont radins [gîngene-nîphîlî] et ne nous ont jamais aidés. Nous les avons dépassés maintenant. » Une jeune bru, issue de la population locale, d'une trentaine d'années proteste gentiment: « Nous étions nous mêmes exploités par des gîffîkkâdêg, nous étions pauvres, nous ne sommes pas allés à l'école nous-mêmes car il n'y en avait pas. C'est partout pareil, n'est-ce pas? »<sup>26</sup> La personne en question me percevait comme un allié potentiel, comme quelqu'un venant de l'extérieur alors même que ma sympathie pour le groupe humain que j'étais en train de rencontrer était évidente. De fait, je n'ai vu nulle part ailleurs des vergers aussi soignés, aussi vastes. L'après au travail dont font preuve encore aujourd'hui les vieillards m'a rappelé ce que je sais de la vie sociale des générations avancées parmi les Arméniens d'Alep. La peur de manquer, l'expérience de la pauvreté donnent souvent des ailes aux rescapés ou aux réfugiés.

Un des modes de normalisation démographique fut, à l'instar de la France, l'utilisation de l'école primaire nationale. Elle fut fondée dans le village peu après l'arrivée des réfugiés. De toute évidence, la répression linguistique y eut cours sans beaucoup de ménagement<sup>27</sup>. Kostas Papadopoulos en rit encore et affirme: « Tu ne pouvais pas écrire: 'To ùpghîlî byavêi arô to dêvpo.' »<sup>28</sup> Notons aussi que l'intégration sociale et politique de Kostas Papadopoulos est passée par sa carrière militaire. Il s'est engagé à 17 ans dans les forces armées grecques et il fut mis à la retraite à 42 ans. Le parcours est intéressant car il conduit aussi à l'adhésion à un parti politique grec et à un mandat électif. Le fils d'échange s'est fondu dans le système

<sup>26</sup> 13 mars 2006, conversation avec Maria Aydinopoulos.

<sup>27</sup> Pour un cas de normalisation linguistique en France républicaine, qui suscita parmi les intéressés diverses réactions, voir F. BROUDIC, "Une potémique entre bretonnants en 1908 sur l'usage du 'symbole'", dans *Le breton, une langue en questions*, Brest, Emgleo Breiz, 2007, p. 111-130.

<sup>28</sup> « Le ùpghîlî [fourni en arménien] descend de l'arbre. »

local. Il me contre même son souci d'être reconnu comme *Էկայ* même dans son passé anatolien. À ma remarque ironique sur l'inraisemblance d'une filiation directe entre *Hay Horum* et armées d'Alexandre, il réagit avec intelligence et confie n'avoir pas constaté de ressemblances physiques frappantes entre le héros et son petit groupe villageois. Hormis son souci de reconnaissance nationale, ce qui me frappait, c'est son plaisir évident de parler sa langue d'enfant avec une personne un peu plus jeune que lui, alors qu'il a épousé une femme du continent qui n'a rien à voir avec cette histoire aux connotations arméniennes.

Pour conclure, l'étude du groupe *Hay Horum* aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles n'est peut-être pas un passe-temps indifférent. Elle permet de s'approcher de la complexité sociale de la société ottomane tardive, complexité qui était vécue au quotidien, avant l'arrivée des discours normatifs des centres intellectuels en train de produire les vulgates nationalistes exclusivistes comme une normalité dont on savait s'arranger voire profiter. Les *Hay Horum* en Grèce, voire au-delà, ont dû faire preuve d'adaptation aux nouvelles conditions. Ils y sont généralement arrivés fort bien. Peut-être que l'émigration aux USA fut même plus facile, loin d'un Etat héritier de l'Empire ottoman, en quête d'une certaine revanche sur ce passé qui ne passera pas. Les quelques contacts avec des *Hay Horum* américains m'assurent aussi de la vivacité du questionnement, à l'unisson avec la société hôte, sur la bonne étiquette à revendiquer. Les *Hay Horum*, à l'image d'autres groupes liminaires comme les Mahalmi, les Zaza ou les juifs karaites<sup>29</sup>, ne seraient-ils pas pourtant une belle invitation à renoncer une bonne fois pour toutes à ces ethnonymes si faciles mais si souvent embarrassants pour les interactions entre êtres humains ?

<sup>29</sup> Notre collègue historien Uğur Ungör signale les références en ligne suivantes sur deux de ces groupes : <http://nadir.org/nadir/initiativ/kurdi-almanti-kassel/aktuell/2001/juni2001/staatenlos.htm> et [www.zazaki.de](http://www.zazaki.de).